

ABONNEMENTS: Pour Mexico... \$ 2.00 par mois. Hors de Mexico, franc de port... \$ 2.50. Pour l'étranger... \$ 3.00.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois et sont payables d'avance.

Prix du numéro: un réal.

La Rédaction se réserve le droit d'insertion. Les manuscrits ne seront pas rendus. Il ne sera pas répondu aux lettres anonymes ou non signées.

Le Trait d'Union, JOURNAL UNIVERSEL.



ANNONCES. La ligne... \$ 0.02

RECLAMES. La ligne... \$ 0.50

ON S'ABONNE: A Mexico: Aux bureaux du journal, callejon de Santa Clara, 10. A l'ÉTRANGER, chez les agents des Centres de souscription. A LA HAVANE, chez M. J. Triay, O'Reilly, 54.

Le TRAIT D'UNION paraît tous les jours, le lundi excepté.

LE TRAIT D'UNION.

Toutes les lettres et communications relatives au journal devront être adressées à M. Isidore Berthier, directeur-proprétaire.

FRANCE.

L'EST OU L'OUEST.

Avant garde de l'Europe, en face de l'océan Atlantique, la France est à l'heure actuelle, le pays de transition entre les vieilles royautés et les jeunes Républiques.

Les réactionnaires ne veulent pas traverser la mer et aller chercher des exemples en Amérique. Là aussi, il y a de grandes fortunes, des capitaux nombreux, à côté de misères profondes et de travaux écrasants.

Mais une société jeune s'est formée, ayant pour évangile le mot «travail», et avec ce mot-là, du haut en bas de l'échelle, chacun apporte son tribut à la collectivité nationale.

Tournons nos yeux vers l'Ouest. Le soleil illumine quand déjà ses rayons nous ont quittés, et c'est là qu'est allumé le flambeau qui éclairera l'humanité.

Les classes dirigeantes françaises font tout le contraire: Elles sont suspendues aux épaves du passé et frissonnent d'aise en contemplant le militarisme féodal et le régime absolu, qui se partageait à l'Est, l'Europe exténuée, pliant sous le fardeau de ses armées permanentes.

De ce côté cependant, on entend sans cesse comme des bruissements d'armes et des cliquetis de sabres. Que de fer, hélas! qui n'est pas employé aux socs de charrues ou aux machines des usines!

Hier une dépêche annonçait que le gouvernement impérial allemand songeait à créer un arsenal maritime à Dantzig, dans la Baltique. Il est bien évident que cette pensée est une menace contre la Russie.

La Prusse, en effet, ne peut viser que Croustadt, en créant un port de guerre dans cette mer resserrée, dont on ne débouche que par le Sund ou les deux Belt, c'est-à-dire par des détroits semés d'écueils et fermés, en hiver par les glaces. Avec tout autre objectif, elle préférerait ses grands fleuves de la mer du Nord, l'Elbe, l'Emm ou la Jade.

Voilà donc les perspectives à l'Est! des convulsions et des guerres, des peuples traînés sur les champs de bataille, des monceaux de cadavres, des villes saccagées et, en fin de compte, une colonne quelconque de bronze, élevée à un monarque couronné de lauriers.

Tout cela est appuyé sur des superstitions du moyen âge et sur un système d'exploitation de la crédule obéissance de tous à la supériorité de quelques-uns.

Entre ces deux horizons, le peuple français a fait son choix. Ceux de nos compatriotes, qui ne veulent pas accepter ce fait accompli, sont des aveugles bien imprudents. Ils restent, dit-on, dans leurs châteaux et organisent le plus possible la grève de l'or placée dans leurs mains par le hasard de leur naissance.

C'est une faute immense. Que n'entrent-ils résolument dans la République, en y apportant leur force naturelle et celle que l'éducation leur a donnée?

Ils y trouveraient une place importante que nul n'aurait le pouvoir de refuser et cela vaudrait mieux, à leur point de vue même, que cette attitude de réfractaires qu'ils affectent avec ostentation.

Nous le disons avec une conviction profonde, la situation de la France nous conduira à une crise aiguë, si les classes élevées ne font pas prochainement preuve de plus d'esprit politique.

Le peuple a la force et il a le droit. Ce sont des insensés ceux qui aspirent à le voir jeter ses armes et sa légalité à leur pieds. L'organisation d'une aristocratie avec un souverain au sommet est un rêve aujourd'hui, et on ne fera pas remonter notre patrie vers le fétichisme monarchique pas plus qu'on ne réussirait à reculer vers la source le fleuve qui roule ses flots dans la mer.

Regarder à l'Est avec des regrets est au moins inutile; c'est à l'Ouest qu'il faut jeter les yeux avec des espérances. (France.)

Le National annonce que les relations entre la France et le Mexique vont être reprises et que M. Arrazat, député de Lodève, serait nommé consul général de France à Mexico, mais cette dernière partie de la nouvelle est démentie par la France.

M. GAMBETTA MINISTRE D'EXTREME GAUCHE.

Le groupe parlementaire qui a fondé le Petit Parisien a lancé un manifeste qui a fait quelque sensation dans le monde politique. C'est une sommation adressée à M. Gambetta, sous une for-

me aussi indiscrète qu'impérative, de prendre possession du pouvoir. L'auteur de l'article de dissimule pas, d'ailleurs, qu'en conviant, qu'en «contrainnant» au besoin M. Gambetta à prendre la direction des affaires, le parti républicain intransigeant a surtout en vue une expérience. Il a assez de la «politique anti-républicaine» du ministre actuel, et il veut faire place nette.

Où M. Gambetta réussira à appliquer une politique «vraiment républicaine», et alors tout sera bien, ou s'il continue la «tristesse politique» de l'heure présente, son avènement sera suivi d'une «chute profonde», et alors tout sera mieux encore, car dans l'hypothèse que nous venons de dire, l'action d'un tel homme serait un malheur public.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce mode de discussion, qui confond de parti pris la République avec l'intransigeance et qui range parmi les adversaires de la République quiconque diffère d'opinion avec le Petit Parisien. Ni ce journal, ni les membres de son parti n'ont, que nous sachions, été déclarés «infaillibles», et, jusqu'à preuve contraire, il reste permis de se croire fidèle au dogme même quand on repousse la définition qu'ils en promulguent.

Ce n'est pas seulement la définition que nous sommes disposés à repousser de toute notre énergie, dit le Globe, c'est la conclusion politique à laquelle le groupe Pascal Duprat aboutit. Personne ne concevrait à l'heure qu'il est un ministère d'extrême gauche présidé par M. Gambetta. Par la situation que son talent et les événements lui ont faite, par le rôle éminent et conciliateur qu'il a joué depuis huit ans dans le parti républicain, M. Gambetta est devenu le représentant d'une politique plus large. Nul n'incarne mieux que lui cette idée de l'union des gauches, qui est son œuvre propre et qu'il s'efforce de maintenir comme président de la chambre, après l'avoir créée comme orateur et comme chef de parti.

Si jamais les circonstances appelaient de nouveau le parti républicain à se serrer étroitement autour d'un même drapeau, comme il l'a fait au 16 mai 1877, ce jour-là M. Gambetta serait incontestablement l'homme d'Etat désigné par l'opinion pour diriger et mener à bien l'œuvre commune. Mais le président de la chambre n'a que faire de se mêler aux petites compétitions et l'heure présente et de compromettre dans une politique de transition l'influence considérable dont il dispose à juste titre. Ceux qui sont véritablement soucieux des intérêts de la Répu-

blique sont ceux qui aspirent à le voir de plus en plus indépendant des coteries ou des groupes parlementaires, et non ceux qui lui conseillent de tenter, en ce moment, un essai imprudent, exclusif et par dessus tout inopportun.

On a parlé récemment de la nomination de M. Charles Floquet, député du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris, aux fonctions de consul général de France à Mexico. Ce bruit n'avait aucun fondement.

Dans une réunion publique qui a eu lieu le 16 courant à Paris, quelqu'un ayant interpellé M. Floquet pour lui demander s'il n'avait pas accepté un poste de consul général à Mexico:

«J'ai bien ri, a répliqué le député du 11<sup>e</sup> arrondissement, quand on m'a dit que j'allais être nommé consul général à Mexico. Mais j'ai ri davantage quand un journal, la Marseillaise, a prétendu que je n'avais pas besoin d'aller à Mexico pour que le sol tremblât sous mes pieds.»

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE.

La Gazette de l'Allemagne du Nord s'occupe d'un article du correspondant parisien du Times où il était dit que l'intérêt de la France eût été d'empêcher l'entente austro-allemande de s'établir, et que si le comte de Vogüé avait encore été ambassadeur de France à Vienne, il eût pu, par son action personnelle, empêcher cette entente.

En ce qui concerne la première question, la Gazette précitée croit que la grande majorité du peuple français veut la paix et que le cabinet Waddington gouverne conformément à l'opinion de cette majorité.

Le journal allemand ajoute qu'un gouvernement ami de la paix ne peut voir qu'avec satisfaction les deux grandes puissances de l'Europe centrale s'unir dans un but pacifique.

«Les intérêts d'un gouvernement français qui chercherait la guerre et des coalitions bellicieuses, dit en outre la Gazette de l'Allemagne du Nord, seraient tout différents. Il est possible que M. le comte de Vogüé qui est, dit-on, légitimiste, et en cas de besoin orléaniste, soit personnellement un des membres du parti français de la guerre. Le gouvernement français a donc agi dans son intérêt et dans le sens des lecteurs du Times, qui sont probablement aussi amis de la paix, en acceptant finalement la démission de M. le comte de Vogüé.»

Relativement à la seconde question, le journal allemand s'attache à démontrer qu'il était absolument indifférent, au point de vue du développement des relations de l'Allemagne et de l'Autriche, que l'ambassadeur de France à Vienne fût M. le comte de Vogüé ou M. Teisserenc de Bort, et que, dans un pays comme l'Autriche-Hongrie qui a une constitution libérale et dont on discute publiquement les intérêts les plus importants, l'ambassadeur le plus

aimable et le plus habile ne peut arrêter la marche de l'histoire ni empêcher le développement naturel des nations.

Un article du Fremdenblatt, d'origine semi-officielle suivant toute apparence, proteste contre la supposition que l'entente austro-allemande a des tendances réactionnaires.

Si en effet, dit l'article en question, les deux hommes d'Etat ont porté à Vienne leur attention sur le mouvement en faveur de «l'Italia irredenta», sur le radicalisme français et sur le nihilisme russe, les gouvernements français, russe et italien n'ont pas pour cela le moindre motif d'appréhension au sujet de l'accord de Vienne. Au contraire, ils peuvent y voir une preuve du grand désir des gouvernements autrichien et allemand que ces trois États soient assez puissants et assez forts pour résister aux tendances dont le but est de substituer l'anarchie à la liberté et aux institutions constitutionnelles.

L'article termine en disant que les deux gouvernements se sont tout simplement unis pour résister à toute atteinte portée à leurs intérêts, sans avoir jamais à toucher en quoi que ce soit aux institutions intérieures d'aucun autre Etat.

On mande de Paris que le vaisseau à voiles le Tage a fait route de l'île d'Aix pour la Nouvelle-Calédonie; à bord se trouvent 352 passagers civils et militaires, et 390 condamnés à la transportation; ce convoi porte à 895 le nombre des condamnés qui auront été cette année transportés dans notre colonie pénitentiaire; comme aucun d'eux ne doit revenir dans la mère-patrie, il est facile de voir que la résidence des libérés est une question qui va s'imposer de plus en plus à l'attention du gouvernement français.

LES ARMEMENTS DE L'ALLEMAGNE.

On écrit de Berlin à la Gazette de Weser que depuis un an le ministre de la Guerre de Prusse s'occupe activement de renforcer les fortifications établies le long des côtes allemandes de la mer Baltique et d'en augmenter les moyens de défense. Son attention est surtout tournée vers la construction de routes stratégiques le long des côtes, la fortification des ports de mer et l'exploration des points qui, dans le cas d'une tentative de débarquement de l'ennemi, pourraient servir à la défense.

Dans ce but, des officiers d'état-major, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Uruh, on visité les côtes du Mecklembourg et du Sleswig-Holstein. Des chaloupes canonnières avaient déjà pratiqué, l'été dernier, des sondages et des mesurages dans la mer Baltique. On a

FEUILLETON DU TRAIT D'UNION. 23 DÉCEMBRE 1879. — NUM. 54.

LES FILLES DE BRONZE PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

DEUXIÈME PARTIE. L'ÉVADÉ DE LA DORADE.

—Il n'y a rien à en dire...—Ce sont de charmantes jeunes filles, parfaitement élevées, très simples, pas du tout excentriques, et ne tirant aucune vanité de leur immense fortune...—Leur cousin Lionel Warton, qui veut bien m'appeler son ami, se propose de recevoir l'élite du monde artistique et littéraire...—Si cela vous est agréable je vous ferai adresser des invitations auxquelles vous avez tous les droits possibles... —Et les interlocuteurs de Jocelyn acceptaient avec enthousiasme.

XVII

Parmi ces anciens amis devenus quelque chose, il en était deux que le docteur noir distinguait spécialement. L'un se nommait Octave Richard et rédigeait avec beaucoup d'esprit la

Chronique parisienne dans un journal très répandu. —Il faisait profession de grande élégance, donnait à sa toilette de tels soins qu'il ressemblait vaguement à une gravure de modes, et posait pour les femmes, comme on dit dans l'argot des boulevardiers. Fort aimable malgré ce petit travers et plein d'esprit quand il oubliait d'être prétentieux.

L'autre, Lambert Massol, était un brave et charmant garçon, cœur excellent, gaieté franche, verve inépuisable, auteur dramatique applaudi déjà, et qui devait avoir de grands succès avant de mourir jeune encore et regretté de tous.

Jocelyn causait avec eux, vers quatre heures du soir, en face du café Riche, le jour même ou nous avons vu Cora, ses sœurs et sa cousine débiter aux Champs-Élysées.

Il venait de leur apprendre quelle position il occupait à Saint-Ouen et de promettre des invitations.

Octave Richard —flairant pour sa prochaine chronique un racontar mondain de haut goût et entièrement inédit, une primeur—s'écria:

—C'est très bien, cher docteur, mais ça ne suffit pas! —A une grande fête où les notabilités de toute sorte se cou-

font... nous jouerons le rôle de nébuleuses obscurcies par le rayonnement d'astres d'un plus fort calibre...—Ça manquera d'aperçus intimes et d'appréciations personnelles sur la famille Warton...—Ne pourriez-vous, ami véritable, nous ménager l'honneur d'une présentation qui ne servirait qu'à nous? —Parfaitement...—répondit Jocelyn. —Vrai?—demanda Lambert Massol. —Sans doute...—et même je vais faire mieux... —Quoi donc? —Je vous emmène dîner au château de Saint-Ouen... —Quand? —Tout de suite. —Docteur, vous vous moquez de nous!!

Parole d'honneur, je parle sérieusement... et ne craignez pas d'être indiscrets... Lionel Warton et ses cousines, sachant que vous êtes de mes amis, vous accueilleront avec le plus grand plaisir et la plus franche cordialité... Octave Richard et Lambert Massol se regardèrent.

—Ma foi, j'ai bien envie d'accepter. —fit le premier. —Et moi j'accepte...—ajouta le second. —Nous demeurons à deux pas, lui rue La Pelletier, moi rue du Helder. —le temps de mettre une cravate blan-

che et d'endosser le sifflet de rigueur, et nous sommes à vous... —J'entre au Café Riche où je vous attends...—répondit Jocelyn.

—Prenons un fiacre—dit Lambert—et tâchons de tomber sur un cheval qui marche. —Inutile...—répliqua le mulâtre—Lionel Warton met à mes ordres une de ses voitures...—Elle stationne près de Torton... —Pestel quel chic!...—s'écria le journaliste. —Et—poursuivit Jocelyn—cette voiture vous ramènera ce soir à Paris... Les trois jeunes gens s'installèrent dans un coupé Clarence attelé d'un steppier de haute taille qui prit à une rapide allure la route de Saint-Ouen.

—Ainsi—demanda chemin faisant Lambert Massol—ce seigneur sezerain de tant de millions est peu poseur et bon garçon? —Vous en jugerez... —Intelligent? —Je ne crois pas qu'on puisse l'être davantage. —Instruit? —Beaucoup plus que les gens du

monde ne le sont d'habitude...—Il a tout étudié... —Même la médecine? —Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta:

—Même la médecine, et la physique, et la chimie... —Octave Richard se dit à lui-même: —Quelle jolie chronique à faire sur ce jeune nabab qui rendrait des points aux vieux professeurs de la Sorbonne! —Avant six heures, on était arrivé; —la grille du parc s'ouvrit. La voiture suivit l'avenue, décrivit une courbe savante et fit halte devant le perron. Un valet de pied nègre, de tournure imposante, attendait dans le vestibule. —M. Lionel et ses cousines sont-ils de retour?—lui demanda Jocelyn. —Oui, señor docteur, et le señor Doménico Sébala aussi... —Venez...—dit le docteur noir aux Parisiens. —Je vous annoncerai moi-même...—Les choses se passent ici sans la moindre étiquette... Et il les introduisit dans le moins grand des quatre salons. Cora et Jean Renaud s'y trouvaient. Tous deux se levèrent et le pseudo Lionel Warton fit quelques pas devant les nouveaux venus. Jocelyn lui présenta ses compagnons, l'un comme un journaliste en vogue, l'autre comme un auteur dramatique des plus distingués, et il ajouta: